

## Accompagner les familles en crise

Christine Barras

La famille se retrouve dans un grand état de fragilité lorsque survient une rupture, une séparation ou un événement inattendu qui l'oblige à faire le deuil de son cheminement habituel. Dans les premiers échanges avec les auteurs qui ont collaboré à cet ouvrage, j'ai eu recours à la métaphore des « grains de sable » pour évoquer les épisodes de crise qui font obstacle au bon fonctionnement de la famille. Cependant, au fur et à mesure que l'ouvrage prenait forme, j'ai réalisé que les témoignages sur ces grains de sable abordaient des situations tragiques, avec en toile de fond la mort et la cruauté du destin. L'appellation en devenait dérisoire, voire insultante. Christine Vander Borgh, à qui j'avais fait part de ce malaise, trouva les mots pour la justifier : « *Un grain de sable peut gripper une machine d'une complexité technique extrême... Pour la personne c'est un drame, mais pour la société ce n'est qu'un événement à gérer* ». Cette comparaison est en filigrane de la plupart des contributions.

Qu'il s'agisse d'un deuil, d'un voyage migratoire, d'une recomposition familiale ou encore d'une maladie, ces épreuves sont, comme le dit Julia Kristeva (2005, 31), l'occasion de faire ses preuves : « *Celui qui n'a pas d'épreuves ou, plutôt, qui les dénie se contente en réalité d'une identité jalousement gardée. Il conserve ainsi ses limites, ses principes, ses protections qui lui servent d'antidépresseurs. Au contraire, l'épreuve peut nous offrir l'occasion de "faire nos preuves", elle met à mal les frontières et nos défenses et ne nous laisse pas beaucoup de choix ; soit on se déprime, soit on met en question valeurs et certitudes* ». Les épreuves dont il est question dans cet ouvrage sont souvent fracassantes et se manifestent toujours par effraction ; elles sont imprévisibles, certaines sont irréversibles, exigent une réorganisation familiale pour permettre un nouveau départ. En reprenant la métaphore du grain de sable, « devenir perle » est un destin ardu et incertain (Janin, 1999). Boris Cyrulnik (1998, 9), parlant de résilience, traduit ce destin par la capacité « *de rester soi-même quand le milieu nous cogne et poursuivre, malgré les coups du sort, notre cheminement humain* ».

La *résilience* ne se conçoit pas sans une main tendue par un autre qui apporte son aide, un conseil, un éclairage ou même un simple regard. Cette aide, ce *tuteur de résilience*, peut être le fait d'un proche ou d'un professionnel qui met au travail la résonance de l'élément perturbant sur la personne et sur son groupe familial, s'attelant à faire éclore une nouvelle modalité de « tricoter » sa vie.

Dans cet ouvrage, nous voyons à l'œuvre un double ancrage de la résilience familiale, d'abord concernant la *famille soutenance*, qui fournit un étayage à l'un de ses membres en souffrance, ensuite la *famille à soutenir*, plongée dans la crise par un événement qui la fracasse, et qui prend appui sur la société, ses services ou sur tout élan solidaire. Les deux approches sont en étroite articulation, les ressources internes venant alimenter et se nourrissant des apports extérieurs. Les forces et les faiblesses ne sont

pas forcément là où on croit, les unes et les autres pouvant surgir à la faveur d'événements inattendus.

### **Qu'est-ce que l'accompagnement ?**

Les modalités d'accompagnement sont multiples (Paul, 2004) et leur dénominateur commun renvoie à la place occupée par l'accompagnant qui, comme l'orchestre face au soliste, accompagne sans écraser ni voler la vedette. L'accompagnement est réalisé par un professionnel dont c'est la tâche, mais aussi dans des contextes non planifiés, par celui qui trouve les mots ou les gestes qui entrent en consonance avec l'autre en remettant un peu de jeu dans une situation jugée insoluble (Foucart, 2009). Pour Maéla Paul, la plupart des pratiques actuelles d'accompagnement tendent plus ou moins à la professionnalisation, comme l'accompagnement des personnes en fin de vie ou la gestion des conflits en cas de séparation conjugale. En revanche, pour Guy Le Bouëdec (2007, 170), il s'agit d'une « *nouvelle manière de poser des pratiques anciennes, afin d'y introduire une sorte de supplément d'âme* ». Nous assistons à un double mouvement, celui de professionnaliser des activités traditionnellement réalisées par la famille et par les aidants proches, et celui de rendre plus familiales, sans les déprofessionnaliser, des activités aujourd'hui hautement techniques, comme l'accouchement. L'enjeu est de gommer les aspérités ou les défauts des deux faces (caractère inhumain de la technique, caractère peu technique de l'humain) pour gagner sur les deux tableaux, conjuguant l'aide apportée à autrui dans un cadre à la fois éthique et technique.

Michel Chauvière (2018) rappelle que la relation clinique est et doit rester l'opposé de la relation au client. Le XXe siècle a privilégié le salariat plutôt que la philanthropie, la compétence reconnue et valorisée plutôt que la bonne volonté, pour se départir d'un substrat lié à la bienfaisance. Or, le développement des capacités d'analyse et de réflexivité s'inscrit aujourd'hui, et de plus en plus, dans une logique de gestion qui conduit à « *l'écrasement de la clinique au profit d'une logique pragmatique, marchande ou quasi marchande* » (Chauvière, 2018, 16). Sur le terrain, les nouveaux paradigmes ne remplacent pas les anciens, mais ils s'y mélangent de façon plus ou moins paradoxale, plus ou moins consciente. Faisant de nécessité vertu, les acteurs sociaux se sentent tiraillés entre deux logiques, la réflexivité humaniste et la démarche gestionnaire, essayant de sauver l'une tout en se pliant à l'autre.

Les pratiques d'accompagnement sont variées mais avec des convergences, un « fondu enchaîné » qui permet à des motivations diverses de coexister. D'une façon schématique, Maéla Paul (2004, 108-111) distingue quatre postures.

Les deux premières abordent le problème et sa résolution au moyen de dispositifs ou d'outils adéquats, pour stabiliser la situation ou, au moins, éviter qu'elle n'empire.

- Les *pourvoyeurs* font abstraction du lien relationnel, restent centrés sur la tâche à accomplir. Ce lien peut être impossible à mettre en place dans un contexte de crise aiguë, à la façon d'un acte médical posé dans l'urgence. Ils représentent l'accompagnant de la première heure, qui accueille par exemple une famille sous le choc.
- Les *intercesseurs* occupent une position d'expert et d'autorité, prennent part à l'action pour son bon déroulement. L'accompagné peut être écarté le temps d'une

mise en place de l'intervention, ou alors d'une façon permanente et voulue, avec le risque de donner à l'intervention un caractère coercitif ou intrusif.

Les deux dernières sont centrées sur la personne, dans une démarche compréhensive misant sur les ressources qu'elle est capable de déployer.

- Les *interprètes* assurent une traduction, une transition, sans pour autant s'inscrire dans le changement. Le rôle de l'accompagné est prépondérant, il imprime son rythme à l'intervention.
- Les *passeurs*, comme les précédents, mettent en correspondance des mondes séparés. Leur rôle est d'ouvrir des portes. Ils visent l'émancipation de la personne qui, après un temps, pourrait franchir le gué toute seule, et interviennent une fois un travail de deuil accompli, celui de la vie d'avant.

Aucune de ces postures n'est mauvaise en soi. « *Toutes sont nécessaires, à un moment ou à un autre du cheminement singulier que constitue chaque accompagnement. Aucune ne peut prétendre à elle seule réunir les conditions d'un accompagnement. L'imposture ne pourrait venir, paradoxalement, que de la persistance dans l'une d'elles* » (Paul, 2004, 109).

L'accompagnement s'inscrit dans une dynamique d'*empowerment*. Ce concept, actuellement en vogue, est à mettre en lien avec les travaux de Paolo Freire (1974) qui, partant de la *conscience dominée* des milieux ruraux brésiliens, s'était attaché à libérer cette conscience par une méthode d'éducation active. En aidant l'homme « à prendre conscience de sa problématique, de sa condition de personne, donc de sujet », il l'a rendu capable de se politiser lui-même. Appliquant les paroles de Freire (1974, 9) à l'accompagnant, nous affirmons que le but de l'accompagnement « *n'est pas seulement d'apprendre quelque chose à son interlocuteur, mais de rechercher avec lui, les moyens de transformer le monde dans lequel il vit* ».

Cependant, le concept d'*empowerment* est parfois « pris en otage », amputé de sa dimension politique au profit d'une seule dimension économique (Calvès, 2009). De même, les adjectifs « bienveillant » ou « positif », accolés à l'éducation ou à la parentalité, perdent de leur substance lorsqu'ils font fi de la conscientisation ou évacuent la dimension sociale au profit d'un simple marché de consommation. L'*empowerment* ou la bienveillance, comme la résilience, s'adressent au groupe, et pas seulement aux personnes. Ils sont à lier à des actions collectives pour éviter de s'en tenir à l'hyperindividualité qui a cours aujourd'hui. Il est essentiel de « *maintenir une vigilance sur cette tendance pour éviter que les gens ne se replient sur leurs réussites ou sur leurs échecs* » (Enriquez, 2018, 16). Cet auteur rappelle que le verbe « positiver » doit son succès au slogan d'une chaîne de supermarchés, ce genre de publicité manipulant les gens pour leur faire croire « *qu'ils peuvent, s'ils le veulent, s'ils travaillent de manière acharnée, être des vainqueurs* » (Enriquez, 2018, 16). Il s'ensuit une certaine défiance vis-à-vis d'une terminologie qui, à défaut de s'inscrire dans un rapport authentique à l'autre, n'est qu'une rhétorique lénifiante, voire trompeuse. Nous opposons à cette terminologie la véritable bienveillance qui a pour mission de « bien veiller », de « veiller de la bonne façon » sur l'autre, et non pas de « vouloir le bien de l'autre » à sa place. La véritable bienveillance n'hésite pas à montrer le visage rude de la vérité sans chercher à séduire.

### La question de l'urgence

L'accompagnement est un mot chargé de lenteur, lesté par le temps que l'on passe à comprendre, à décrypter, à laisser de la place à l'autre pour qu'il élabore et tisse peu à peu sa solution. Le temps est nécessaire pour déconstruire les stéréotypes, arguments rapides et supposés imparables pour dénoncer les prétendus responsables des maux dont souffre notre société. Ces stéréotypes dessinent « *les bonnes façons de mal faire, ce que Devereux appelait "les modèles d'inconduite", où le geste possible est comme dessiné à l'avance* » (Nahoum-Grappe, 2013, 41). Ces anticipations réductrices sont à l'œuvre lorsque les populations précarisées sont appréhendées avec méfiance ou paternalisme, jugées sans compétences ni ressources.

Nous sommes tous pris dans le phénomène angoissant de l'urgence à traiter sans délai, du temps qui presse et qui manque, comme une matière première en voie d'épuisement. « *Les sociétés modernes sont constitutivement fondées sur le principe de l'accroissement : elles ont besoin de croissance, d'accélération et d'augmentation des taux d'innovation pour reproduire leur structure et conserver leur statu quo. En d'autres termes, elles ne parviennent à se stabiliser que de manière dynamique* » (Rosa et Chapoutot, 2013, 91). Ce phénomène, décrivant l'économie de marché, imprime également de son pas les métiers de l'humain, du souci de l'autre, alors qu'à première vue tout semble les opposer. Cette exigence a quelque chose de surréaliste et rappelle les mots adressés par la Reine Rouge à Alice qui, de l'autre côté du miroir, s'étonnait de courir et de rester sous le même arbre : « *Ici, vois-tu, on est obligé de courir tant qu'on peut pour rester au même endroit. Si on veut aller ailleurs, il faut courir au moins deux fois plus vite que ça !* » (Carroll, 1972, 29).

Aujourd'hui, la dynamique actuelle du changement, qualifiée par Rosa et Chapoutot (2013, 104) de « *stabilité accélérée* », génère de l'incertitude et un mal-être qui peuvent être apaisés d'une façon engagée, en participant à la dynamique du changement en tant que sujet et citoyen. Autrefois, soulignent les auteurs, « *c'étaient les contingences et les événements exogènes comme les maladies, les catastrophes naturelles et les rapports de domination violents qui rendaient les structures familiales prémodernes instables et vulnérables, alors que, désormais, la contingence des structures familiales contemporaines est de nature endogène, personnelle et due au seul individu* » (Rosa et Chapoutot, 2013, 94). En fait, le poids des contingences externes est toujours aussi prégnant, mais la tendance actuelle à rejeter la responsabilité sur la personne, à psychologiser les mésaventures et les catastrophes, vient jeter de l'huile sur le feu et condamner davantage encore celui n'est pas dans la norme, celui qui se sent « *petit* ». Et, comme écrit Eugène Enriquez (2018, 15) à propos des victimes de stress ou de *burn out*, « *le piège s'est refermé sur le "petit". Il doit atteindre des objectifs assignés, être dans l'urgence, vouloir la performance. S'il n'y arrive pas, c'est la honte : il est un incapable* ».

En réponse à cette exigence de performance et de résultat, dans le travail, mais également dans la famille, des voix contraires s'élèvent pour valoriser le parent imparfait, ou même parfaitement imparfait, dans une expression qui reprend à peu près celle de la « *mère suffisamment bonne* » mise à l'honneur par Winnicott. En effet, l'imperfection familiale est généralement jugée en termes de manque, d'incomplétude, de « *distance qui reste à parcourir pour enfin accéder à un modèle de parentalité plus présupposé que dit, plus sous-entendu qu'argumenté* » (Karsz,

2004, 113). Autrement dit, ce qui est posé comme norme est une famille idéale, rêvée, inaccessible. L'imperfection revendiquée n'occulte ni ne minimise les dysfonctionnements qui peuvent se produire dans la banalité du quotidien. Elle englobe les accidents, les erreurs, les surprises, qui ne sont pas à prendre comme des obstacles à éliminer, mais qui font partie de la chair même de la famille et la font progresser.

### **Composition de l'ouvrage**

L'ouvrage rassemble des auteurs venus d'horizons divers (santé, travail social, enseignement, immigration, handicap). Tous s'inscrivent dans les sciences de l'humain et dans l'accompagnement des familles ou celle des enfants (avec, par conséquent, des retombées sur les familles). Il se compose de quatre chapitres.

**Chapitre I : Se construire malgré la mort, l'exil, les pertes.** Le premier chapitre parle de la mort, de l'exil et des pertes qui affectent les familles et la société, mais aussi de la créativité à l'œuvre pour se reconstruire.

*Pascale Gustin* évoque, à propos d'un groupe de parole pour parents en deuil périnatal, « *l'accueil du double mouvement du vivre et du mourir* », qui permet de « *tolérer, sans perdre espoir, les méandres particulièrement tortueux qu'emprunte le chemin de ce deuil et d'avoir le courage de rester engagés* ». Accompagner les familles et les professionnels qui les entourent fait que l'événement prend du sens parce qu'il est reconnu et parlé, dans la famille comme dans la collectivité.

*Lilyane Rachedi* analyse les rituels funéraires pour les personnes qui meurent loin de chez elles, et les inventions des familles qui composent avec les lois et les coutumes du pays d'accueil. Lorsqu'un proche vient à mourir, « *tout se réveille, irrite et vient parasiter le fonctionnement normal des immigrants* ». L'exil, synonyme de perte du pays d'origine, peut constituer un défi, « *une exhortation à s'intégrer et à se dire que, désormais, la vie est ici* ».

Pour *Betty Goguikian Ratcliff* et *Nathalie Diaz-Marchand*, la difficulté de devenir parent loin des siens constitue à la fois une occasion d'ancrage dans le pays d'accueil, de stabilité voire de réussite du projet migratoire. La naissance d'un enfant « *participe au réaménagement du projet migratoire* » et permet « *de s'y projeter sur le long terme* », mais l'isolement, le sentiment d'avoir rompu un lien de filiation, la peur du lendemain et une grande précarité rendent la situation difficile, surtout si les intervenants locaux viennent, avec toute leur bonne volonté, dire « comment faire » aux nouveaux parents, s'arrogeant un droit sur le nouveau-né.

*Émile Noël* retrace un parcours professionnel qui, à partir de sa propre expérience de migrant, l'incite à accompagner les familles dans la délicate articulation de leurs valeurs avec celles du pays d'accueil. L'auteur évoque le choc provoqué par la rencontre avec des idées novatrices, notamment celles qui se sont déployées à partir des années 1970 : « *Pour l'autochtone, ces changements s'inscrivent dans la continuité d'une culture de mouvance sociale construite sur des débats, des échanges, des révoltes et des révolutions (...) qui se vivent depuis des siècles. En revanche, pour l'immigrant, ces bouleversements constituent un bond vertigineux vers des*

*transformations dont il est historiquement coupé et pour lesquelles il n'est nullement préparé* ».

*Alexandra Clerc* apporte un témoignage sur l'accueil organisé par la Suisse pour les réfugiés et les heurts qui se produisent entre les représentations et les attentes nourries par chacun. La famille articule deux dimensions contradictoires, à la fois frein et vecteur de changement. C'est « *une force indéniable qui aide les réfugiés à aborder un style de vie inédit. Cependant, comme rempart contre l'extérieur ou comme rappel à l'ordre ancestral, elle peut freiner la compréhension et l'appropriation du nouveau cadre de vie* ».

*Virginie Kolela-Kabangu* évoque les souffrances psychiques, d'origine sociale et entretenues par la société, de familles en marge, déboutées de la demande d'asile ou en séjour précaire. L'auteure rappelle les paroles de Jean Furtos à propos de la précarité, qui « *fait référence à la peur de perdre des objets sociaux et en appelle à l'autre, capable de donner* », et qui rend impossible le fait tellement banal de penser les événements du quotidien.

Ces articles ont en commun de conjuguer la perte et l'invention, le repli sur soi et l'ouverture à l'autre, une fois le gué traversé, lorsqu'on se trouve bien malgré soi de l'autre côté, dans l'inconnu. L'empathie du professionnel est nécessaire, mais elle doit obligatoirement s'accompagner d'un blindage contre le sentiment d'impuissance, pour permettre à la solution de l'autre d'advenir, sans imposer son propre choix.

**Chapitre II : Comprendre les comportements problématiques.** Le deuxième chapitre se penche sur les comportements potentiellement problématiques au sein des familles. Le grain de sable n'est plus amené par un bouleversement imprévisible ou par une entité extérieure, mais il se développe de l'intérieur, empoisonnant les relations entre les personnes, désignant d'emblée un coupable et des victimes.

*Sarah Degée* aborde la question des châtiments corporels envers les enfants, qui font partie, pour certains parents, de l'arsenal pédagogique. Les professionnels de la petite enfance émettent des jugements allant de « *l'ethnocentrisme au relativisme culturel* », le premier prétendant définir le normal de l'anormal, le second postulant que la ligne de césure dépend du cadre culturel. Les professionnels sont pris dans des attitudes contradictoires et renvoyés à leur propre expérience éducative.

*Aude Stehelin, Jean-Pierre Couteron et Marine Lemanissier* analysent l'accompagnement de familles touchées par les consommations de psychotropes ou par l'usage abusif d'écrans chez leur adolescent, qui mettent en péril son avenir scolaire ou pire encore, comme le craignent les parents, pris de panique et pétris d'idées reçues mortifères. L'institution dans laquelle travaillent les trois auteurs propose un double accompagnement, pour le jeune et pour les parents, dans un processus à la fois novateur et subtil, qui constitue un travail commun et non deux accompagnements juxtaposés. Les parents renoncent peu à peu à la solution efficace dont ils rêvaient, pour accepter d'élaborer un nouveau cadre pour mieux vivre en famille, et d'écouter ce que leur adolescent essaie de leur communiquer à travers des comportements risqués.

*Christine Barras* témoigne de trois ans d'accompagnement d'aides familiales qui, entrées dans le secret des familles, assistent bien malgré elles à des conduites chargées

de culpabilité et de honte. Leur public consomme de l'alcool ou des médicaments à outrance, pour oublier des souffrances ou les sentir un peu moins, ce qui va à l'encontre des règlements, des lois, et met en échec les professionnelles et leur mission. « *Le fait d'être dans l'abus (...) n'est pas propre à l'autre, mais il nous renvoie chacun à notre propre humanité* ». Cette phrase, qui clôture l'article, décrit le combat contre une vision stéréotypée et manichéenne du bien et du mal, qui imprègne les familles et les collectivités.

Si certains problèmes sont le symptôme d'un mal-être qui ne dit pas son nom, quelle est la cause à rechercher et que faut-il transformer ? L'accompagnement ne donne pas de réponses toutes faites, mais permet à chacun de forger sa solution.

**Chapitre III : Santé mentale et maladie chronique : inventer une nouvelle grammaire sociale.** Le troisième chapitre se penche sur de nouvelles façons de faire société avec ce qui est hors-normes, à comprendre et à intégrer.

*Maria Khaskelberg* retrace les méandres d'une analyse clinique complexe, articulant médecine occidentale et croyances traditionnelles, famille immigrée et parenté lointaine, institutions accueillantes ou dépourvues d'humanité, sentiment d'impuissance émaillé de réussites ténues qui, peu à peu, donnent du sens à une histoire singulière. Cette approche thérapeutique multiple autorise « *l'alternance de plusieurs médecines, de plusieurs intervenants et, par conséquent, de plusieurs représentations de la santé et de la maladie* ».

*Violaine Clément* montre que « *s'il est impossible de savoir ce qui empoisonne l'existence d'un sujet, on peut en revanche ouvrir dans l'institution (...) un espace qui lui permette de dire ce qu'il sait de ce qui lui arrive* ». La démarche est à l'opposé de ce qui se pratique généralement à l'école, où l'adulte sait et veut pour le jeune, misant sur sa raison et sa bonne volonté, mais perdant tous ses repères face à des enfants « pas comme les autres » et rebelles.

*Brigitte Tison* nous parle de Rachel et de Jean, deux enfants venus d'Afrique, avec des parents méfiants vis-à-vis de la médecine occidentale, mais l'appréciant pour l'efficacité des médicaments qui, s'ils n'expliquent ni ne guérissent, parviennent au moins à calmer. La prise en charge « *peut être doublée, lors de séjours dans les pays d'origine de la famille, par des tentatives de guérison dites traditionnelles (...). Le plus souvent, la famille n'en parle pas* ». L'institution doit composer avec ce manque, renoncer à vouloir tout maîtriser.

La maladie chronique, parfois très invalidante, exerce un impact important sur une famille dont elle bouleverse le quotidien. *Anne-Catherine Dubois et Isabelle Aujoulat* présentent une modalité d'accompagner l'enfant malade, sans oublier les intervenants qui s'en occupent et la famille, souvent épuisée. L'accompagnement proposé tisse un fil entre un présent difficile et un futur dans lequel il faut continuer à se projeter, entre les personnes qui accompagnent et celles qui souffrent : « *L'objectif est d'offrir à l'enfant et à ses parents des outils permettant d'augmenter (...) leur pouvoir de décider et d'agir sur la maladie, dans une démarche d'empowerment* ».

*Ertugrul Tas et Altay Manço* abordent la thématique des migrations matrimoniales chez les familles turques établies en Belgique, qui concernent aussi bien les femmes que les hommes, ces derniers étant doublement affectés par un changement de statut

peu conforme à la tradition, puisqu'ils quittent leur pays pour celui de leur femme. L'objectif de ces mariages arrangés est « *d'injecter une certaine "pureté" dans la communauté immigrée et de renforcer la transmission de la culture d'origine aux jeunes générations* », mais le prix à payer est parfois lourd en termes de mal-être, de dépression ou d'agressivité.

Les contributions de ce troisième chapitre ont en commun le passage obligé par l'acceptation d'une situation complexe, inédite, non désirée, pour élaborer une solution qui donne une place à chacun.

**Chapitre IV : Inclure par la collaboration et la communication.** Le quatrième chapitre, enfin, se fonde sur les ingrédients de l'inclusion sociale, en posant un regard critique sur le fonctionnement des services ou de la société.

*Jacques Rihoux* retrace son parcours professionnel, entre découvertes innovantes, constructions difficiles et regrets de constater l'inertie sociale : « *Si les enfants "dérangeants" sont volontiers étiquetés "handicapés" tant qu'ils ne troublent que l'ordre familial ou scolaire, une fois que, grandissant, ils troublent l'ordre public, ils ont tôt fait de glisser hors du champ médicosocial qui s'en décharge alors vers le système judiciaire, justifié par l'épuisement et la démission des familles* ». Mais l'article conclut par une piste optimiste : « *De cette prise de conscience des dommages causés à l'enfant par l'isolement et le rétrécissement des familles naîtra le concept de coéducation microsociale* », la communauté s'engageant dans l'éducation au-delà d'étiquetages stériles.

*Christine Van der Borgh* a suivi des familles en difficulté, mettant à l'œuvre de nouveaux concepts, de nouvelles théories comme la psychothérapie institutionnelle ou l'approche systémique, qui ont bouleversé le paysage de l'aide sociale et amené de nouvelles prises en charge, parmi lesquelles les services *Espaces-Rencontres*, destinés à tisser un lien entre les enfants et les parents en procédure litigieuse. L'auteure amène une question d'ordre philosophique : « *À quoi et à qui faut-il consentir pour mener une vie digne ? Car le consentement implique un appel à l'indulgence, au respect mutuel, et à l'absence de jugement quant à ce qui est supportable pour soi et pour l'autre* ».

*Josée Charette, Geneviève Audet et Justine Gosselin* abordent la question du lien entre l'école et les familles nouvellement immigrées, insistant sur l'importance des ressources communautaires (lieux de culte, associations diverses) pour un arrimage constructif. Pour favoriser une évolution positive des représentations mutuelles, « *l'école (...) doit non seulement adopter une attitude d'ouverture envers les familles, mais reconnaître le capital socioculturel de chacune d'entre elles* ».

*Françoise Leclercq et Josette Lemasson* apportent un témoignage sur un projet novateur, l'accompagnement de parents par d'autres parents. L'objectif est de rendre aux parents leur pouvoir d'agir : « *Nous croyons sans réserve au potentiel des parents et à la richesse des échanges entre pairs. Et pour cela, nous prôtons une forme de "pair-aidance" active et citoyenne dans le champ de l'accompagnement et du soutien à la parentalité* ».

*Marie Lamarque et Stéphanie Pinel-Jacquemin* présentent un outil destiné aux familles avec jumeaux, dont la naissance s'accompagne de multiples défis auxquels

les parents ne s'attendaient pas. Son but est de repérer les alliances qui se forment au sein de la famille d'une façon plus ou moins tacite, pour renouer la communication souvent contrariée par des non-dits, ou pour apaiser des manifestations de colère qui traduisent des émotions non identifiées. « *L'utilisation du SAGA apparaît pertinente pour tenter de comprendre, au travers d'une étude exploratoire (...) le fonctionnement familial en contexte de jumeauté, selon les représentations des enfants jumeaux* ».

Christine Barras analyse un accompagnement qui se déroule depuis 2015 dans un quartier bruxellois fortement précarisé, en partenariat avec trois institutions locales. Le projet se déroule sous la forme d'un groupe de parole dans une classe d'alphabétisation fréquenté par des femmes issues de l'immigration. La thématique des assuétudes est en toile de fond des échanges, mais pour s'ouvrir largement sur les péripéties des addictions quotidiennes, avec ses réussites et ses échecs. L'objectif est de sortir de stéréotypes invalidants : « *Au lieu de voir des jeunes en train de se perdre, des parents dits démissionnaires ou impuissants, il est nécessaire d'aller au-delà des peurs réciproques ou des menaces pour plus de démocratie, pour plus de participation et d'émancipation* ».

### **Pour ouvrir...**

La plupart des contributions aborde, à mots plus ou moins couverts, le phénomène de « *désinstitutionnalisation* », déploré depuis des années (Dubet, 2002). Il est à mettre en relation avec la montée de la désignation de l'individu comme principal coupable, ou responsable, de ce qui lui arrive. D'un côté, une institution qui peine dans sa mission de protéger les plus faibles, de l'autre, un individu que l'on exhorte d'une façon incantatoire à l'autonomie, à la prise en charge de lui-même. Le raisonnement peut s'appliquer à la famille : son évolution, sa prétendue « *démission* » répétée à l'envi dans le discours commun, la perte de l'autorité et des repères, qui la fragilisent d'autant plus que la société idolâtre les battants. *Renvoyer la famille à ses compétences ne peut se faire sans sa valorisation par autrui, qu'il s'agisse de professionnels, de bénévoles ou de pairs*. Dans cette optique, l'accompagnement conjugue l'empathie avec l'aide inconditionnelle soutenue par une institution, un groupe social, articulant la responsabilité individuelle par laquelle chacun se prend en main avec celle de la société.

### **Bibliographie**

- Calvès A.-E. (2009), « "Empowerment" : généalogie d'un concept clé du discours contemporain sur le développement », *Revue Tiers Monde*, n° 200, p. 735-749.
- Carroll L. (1972, 1<sup>ère</sup> édition 1871), *De l'autre côté du miroir*, disponible en ligne.
- Chauvière M. (2018), « La lente déprofessionnalisation des métiers du social », *Empan*, n° 109, p. 12-17.
- Cyrułnik B. (dir.) (1998), *Ces enfants qui tiennent le coup*, Revigny : Hommes et perspectives.
- Dubet F. (2002), *Le déclin de l'institution*, Paris : Seuil.
- Ehrenberg A. (2009), « La santé mentale : transformation de la société, transformation de la psychiatrie », *Dialogues de Descartes*, n° 3, p. 377-389.

- Enriquez E. (2018), « L'intervention, hier et aujourd'hui », *Éducation permanente*, n° 214, p. 9-17.
- Foucart J. (2009), « L'accompagnement : dispositif de bienveillance et construction transactionnelle », *Pensée plurielle*, v. 22, n° 3, p. 13-27.
- Freire P. (1974), *Pédagogie des opprimés. Conscientisation et révolution*, Paris : Maspéro.
- Janin C. (1999), *Figures et destins du traumatisme*, Paris : PUF.
- Karsz S. (2004), « Soutien à la fonction parentale : l'impossible neutralité », *Spirale*, v. 29, n° 1, p. 111-122.
- Kristeva J. (2005), *La haine et le pardon*, Paris : Fayard.
- Le Bouëdec G. (2007), « Tous accompagnateurs ? Non : il n'y a d'accompagnement que spirituel », Boutinet J.-P., Denoyel N., Pineau G. et Robin J.-Y. (dir.), *Penser l'accompagnement adulte. Ruptures, transitions, rebonds*, Paris : PUF.
- Nahoum-Grappe V. (2013), « Culture de la violence et différence des sexes : violence du stéréotype. Quelques réflexions issues de l'anthropologie », *Les Cahiers dynamiques*, v. 58, n° 1, p. 40-47.
- Paul M. (2004), *L'accompagnement, une posture professionnelle spécifique*, Paris : L'Harmattan.
- Rosa H. et Chapoutot J. (2013), « Mouvement historique et histoire suspendue. Le rapport du changement social et de l'expérience de l'histoire ». *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, v. 117, n° 1, p. 89-10.